

## **Au Festival d'Avignon, Galin Stoev rejoint le monde des éphémères.**

“*Genèse n°2*”, par le Bulgare Galin Stoev, restera l’une des belles surprises du Festival d’Avignon. J’avais fait la connaissance de cette petite troupe à Marseille au printemps dernier pour “*Oxygène*” où j’avais pu remarquer le potentiel (chaotique) créatif de ce collectif européen (composé de Belges, Français, Suisses) où déjà leur lien avec l’auteur russe Ivan Viripaev était prometteur. Aujourd’hui, Galin Stoev a mûri dans sa mise en scène, accompagné par trois acteurs magnifiques. C’est donc un jeune théâtre européen, ouvert vers la Russie, incluant trois musiciens sur scène et jouant avec la vidéo comme prolongement du texte. Ce processus d’ouverture alimente en continu cette pièce puisqu’elle est le fruit d’une rencontre entre Ivan Viripaev et Antonia Velikanova, patiente schizophrène. Elle lui a confié un texte, à lui d’y ajouter ce qui lui semble bon (il insère des extraits de leurs correspondances, des chansons comiques).



Le résultat est époustouflant! Imaginez Dieu, la femme de Loth et le prophète Jean embarqués dans un combat de mots et de corps pour connaître enfin la vérité : qu’existe-t-il après la mort? À cette question se greffent en musique de fond, les rapports d’Antonia Velikanova avec son médecin (Arkadii Ilyitch, nom qu’elle donne à Dieu dans son roman!). Nous sommes ainsi propulsés à plusieurs niveaux de lecture en même temps auxquels faudrait ajouter notre lien personnel à la religion, à l’au-delà. C’est toutes ces imbrications qui font de “*Genèse n°2*” un petit bijou théâtral où le jeu magnifique de

Vincent Lécuyer (Arkadii Ilyitch) emporte tout sur son passage. Au delà du lien à Dieu (finalement, est-il au centre de tout?), cette oeuvre nous embarque (spatialement?!) dans la schizophrénie où la religion tient une place de choix. La mise en scène épouse les contours de cette maladie comme le ferait un peintre face à son modèle: elle met en relief le rapport à Dieu, dessine en arrière-plan les liens verticaux entre le médecin et sa patiente, pose ici et là des touches de poésie. Le tableau s'anime tel film de cinéma en trois-huit, éveille notre regard d'enfant (l'imaginaire comme réponse au sectarisme religieux), nous plonge dans la douce musique de la déconstruction des mots.



On se prend nous aussi à rêver d'un autre monde et d'embarquer dans leur navette spatiale. La destination, certains d'entre nous la connaissent déjà: et si Antonia Velikanova était de la planète des éphémères, si chère à Ariane Mnouchkine?

Attendez-moi, j'arrive...

**Pascal Bély**

*Crédit photo: © Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon*